

L'ÉPAVE DU CYNTHIA

PAR JULES VERNE ET ANDRÉ LAURIE

CHAPITRE PREMIER.

L'ANI DE M. MALARIUS.

Il n'y a probablement, ni en Europe ni ailleurs, un savant dont la physionomie soit plus universellement connue que celle du docteur Schwaryencrona, de Stockholm ; son portrait, reproduit par les marchands au-dessous de sa marque de fabrique sur des millions de bouteilles cachetées de vert, circule avec elles jusqu'aux confins du globe.

La vérité oblige à dire que ces bouteilles ne contiennent que de l'huile de foie de morue, médicament estimable et même bienfaisant, qui, pour les habitants de la Norvège, représente tous les ans, en *kroners*, ou "couronnes" de la valeur de vingt-huit cents, des totaux de sept à huit chiffres.

Jadis cette fabrication était aux mains des pêcheurs. Aujourd'hui les procédés d'extraction sont plus scientifiques et le prince de cette industrie spéciale est précisément le célèbre docteur Schwaryencrona.

Il n'est personne qui n'ait remarqué cette barbe en pointe, cette paire de lunettes, ce nez crochu et ce bonnet de loutre. La gravure n'est peut-être pas des plus fines, mais il est certain qu'elle est d'une ressemblance frappante. A preuve ce qui arriva un jour dans l'école primaire de Noroë, sur la côte occidentale de Norvège, à quelques lieues de Bergen.

Deux heures après-midi venaient de sonner. Les élèves étaient en classe dans la grande salle sablée, — les filles à gauche et les garçons à droite, — occupés à suivre au tableau noir la démonstration d'une théorie que leur faisait le maître, M. Malarius, quand soudain la porte s'ouvrit, et une pelisse fourrée, bottes fourrées, gants fourrés, bonnet de loutre, se présenta sur le seuil.

Aussitôt les élèves de se lever avec respect, comme il convient lorsqu'un visiteur pénètre dans une classe. Aucun d'eux n'avait jamais vu le nouveau venu. Tous, pourtant, ils chuchotèrent en l'apercevant :

"M. le docteur Schwaryencrona !"

Tant était grande la ressemblance du portrait gravé sur les bouteilles du docteur !

Il faut dire que les élèves de M. Malarius avaient à peu près constamment ces bouteilles sous les yeux, par la raison que l'une des principales usines du docteur se trouve précisément établie à Noroë. Mais enfin, il n'en est pas moins vrai que, depuis des années, le savant homme n'avait pas mis le pied dans le pays, et que pas un des enfants ne pouvait se flatter jusqu'à ce jour de l'avoir aperçu en chair et en os.

Ce qui les étonnait et même les désappointait un peu, c'était de trouver dans le docteur un homme de taille ordinaire et moyenne, au lieu du géant qu'ils auraient plutôt imaginé. Comment un savant aussi illustre pouvait-il se contenter d'une stature de cinq pieds trois pouces ? A peine sa tête grise arrivait-elle à l'épaule de M. Malarius. Et pourtant M. Malarius était déjà voûté par l'âge. Mais il était bien plus maigre que le docteur, ce qui le faisait paraître deux fois plus grand. Lui aussi, il portait des lunettes, qui ne vous transperçaient pas comme celles du docteur, et à travers lesquelles ses yeux bleus semblaient contempler toutes choses avec une bienveillance inépuisable.

De mémoire d'écolier, M. Malarius n'avait puni un de ses élèves. Ce qui ne l'empêchait pas d'être respecté à force d'être aimé. C'était un si brave cœur, et tout le monde le savait si bien ! On n'ignorait pas, à Noroë, qu'en sa jeunesse, il avait passé de brillants examens, et que, lui aussi, il aurait pu prendre des grades, devenir *herr professor* dans une grande université, conquérir honneurs et fortune. Mais il avait une

sœur, la pauvre Kristina, toujours malade et souffreteuse. Et, comme elle n'aurait voulu pour rien au monde quitter son village, comme elle avait peur de la ville et craignait d'y mourir, M. Malarius s'était tout doucement sacrifié. Il avait accepté les rudes et humbles fonctions de maître d'école. Absorbé par des travaux personnels dont il oubliait de faire part au monde, il trouvait un plaisir suprême à être un instituteur modèle, à avoir l'école la mieux tenue du pays, et surtout à sortir du domaine de l'enseignement primaire pour aborder des leçons plus relevées. Il aimait à pousser les études de ses meilleurs élèves, à les initier aux sciences, aux littératures anciennes et modernes, à tout ce qui est habituellement le lot des classes riches ou aisées et non pas celui des pêcheurs et des paysans.

"Pourquoi ce qui est bon aux uns ne le serait-il pas aux autres ! disait-il. Si les pauvres gens n'ont pas toutes les joies d'ici-bas, pourquoi leur refuser celle de nommer l'étoile qui les guide sur les océans ou la plante qu'ils fouillent à terre ! Le métier viendra assez tôt les prendre à la gorge et les courber sur le sillon ! Qu'au moins leur enfance ait bu à ces sources pures et participé à ce patrimoine commun des hommes !"

En plus d'un pays, on eût jugé ce système imprudent, propre à dégoûter les humbles de la modestie de leur lot et à les jeter dans les aventures. Mais, en Norvège, personne ne songe à s'inquiéter de ces choses. Aussi sont-elles plus fréquentes qu'on ne pourrait le croire. Nulle part elles ne sont poussées aussi loin, dans les plus pauvres écoles rurales comme dans les collèges. Aussi la péninsule scandinave peut-elle se flatter de produire, proportionnellement à sa population, plus de savants et plus d'hommes distingués dans tous les genres que n'importe quelle autre région de l'Europe.

Mais peut-être est-il temps de revenir au docteur Schwaryencrona.

Si les élèves avaient été prompts à le reconnaître, sans l'avoir jamais vu, il n'en était pas de même de leur instituteur, qui pourtant le connaissait de longue date.

"Eh ! bonjour, mon cher Malarius ! s'écria cordialement le visiteur en s'avancant, la main ouverte, vers le maître d'école.

— Monsieur, soyez le bienvenu, répondit celui-ci un peu interdit, un peu timide comme tous les solitaires...

— Quoi !... Ai-je donc tant changé depuis que nous courions ensemble sur la neige !... As-tu donc oublié la pension Krauss, et faut-il vraiment que je te nomme ton camarade et ton ami ?

— Schwaryencrona ! s'écria M. Malarius. Est-il possible ? Est-ce bien toi !... Est-ce vous, monsieur le docteur ?

Oh ! je t'en prie, trêve aux cérémonies !... Oui, je suis bien !... Le temps passe, et nous avons un peu changé tous les deux, en trente ans !... Mais le cœur est resté jeune, n'est-ce pas ? et il y a toujours un petit coin pour ceux qu'on a appris à aimer, quand on mangeait côte à côte le pain sec de la vingtième année !"

Et le docteur riait, et il serrait les deux mains de M. Malarius, qui, de son côté, avait les yeux tout humides de larmes.

"Mon cher ami, mon bon, mon excellent docteur ! disait-il. Nous n'allons pas rester ici. Je vais donner congé à tous ces malandrins, qui n'en seront pas fâchés, assurément, et nous passerons chez moi..."

— Point du tout, déclara le docteur en se retournant vers les élèves, qui suivaient avec un vif intérêt les détails de cette scène. Je ne dois ni te déranger dans tes travaux ni troubler les études de cette belle jeunesse !... Si tu veux me faire un grand plaisir, tu me permettrais de m'asseoir ici, près de toi, et tu reprendras ta leçon..."

— Volontiers, répondit M. Malarius ; mais, à vrai dire, je n'aurai plus guère le cœur à la géométrie, et, après avoir parlé congé à ces gamins, je me fais un peu scrupule de rétracter le mot !... Il y aurait un moyen de tout concilier. C'est que le docteur Schwaryencrona daignât faire à mes élèves l'honneur de les interroger sur leurs études, et puis, qu'il leur donnât la volée pour aujourd'hui !...

— Excellente idée !... C'est entendu !... Me voici passé inspecteur !"